

La lisibilité du dépaysement *Out of Africa*

Alain Fiset

Numéro 27, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22018ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fisette, A. (1986). Compte rendu de [La lisibilité du dépaysement / *Out of Africa*]. *24 images*, (27), 34–35.

OUT OF AFRICA

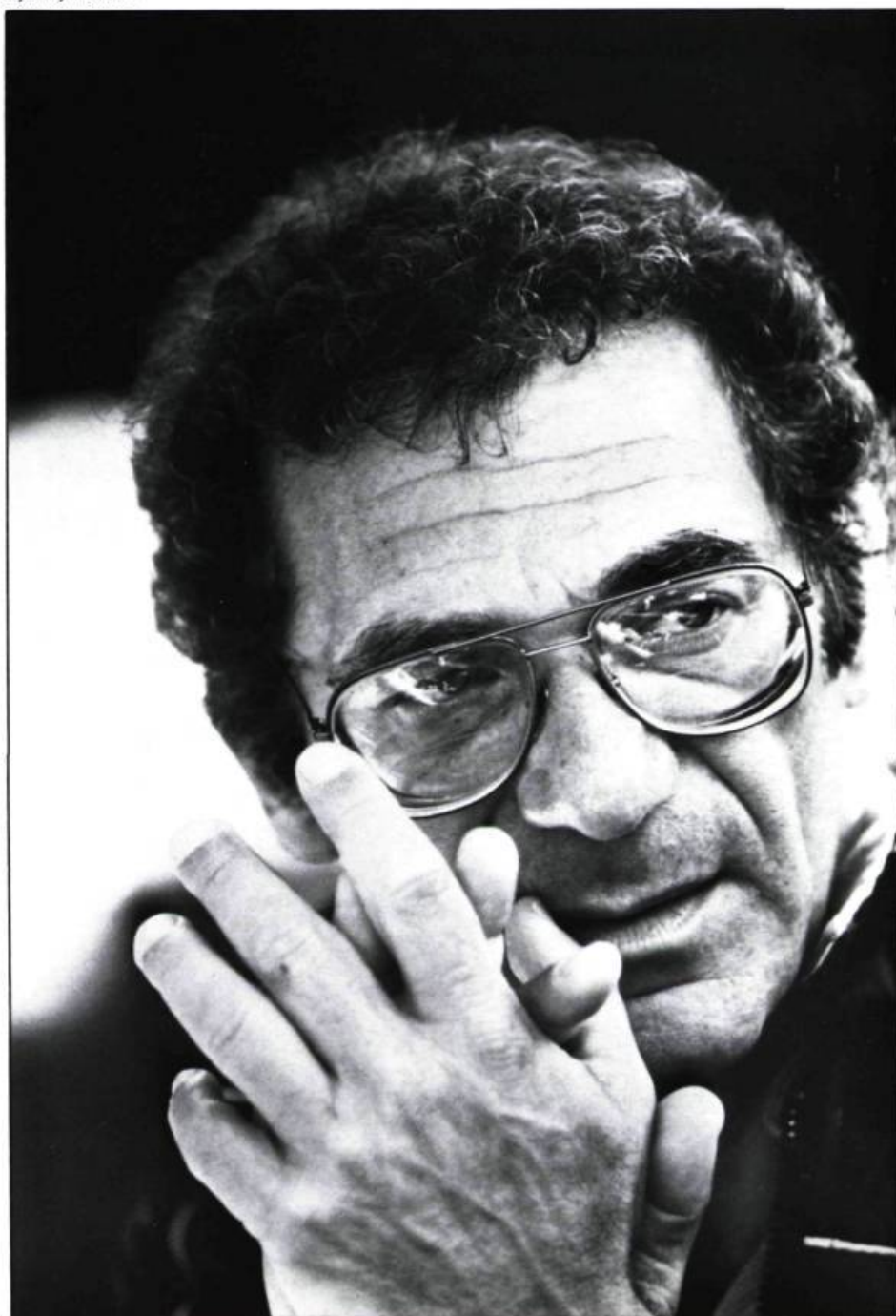
La lisibilité du dépaysement

Alain Fissette

Bien que Pollack soit un réalisateur d'une grande pudeur capable de rendre intimiste des scènes de foule, d'exprimer la violence avec romantisme, il a toujours abouti à des échecs lorsqu'il essaya de mettre en scène des films d'amour. *The Way We Were* (1973) péchait par un scénario à multitrajectoires et, bien sûr, par la présence de Barbara Streisand. *Boddy Deerfield* (1977) fut un film raté. Coïncidence: traitant du couple, ces deux films avait déjà un côté intimiste. Ce qui pourrait nous faire croire, qu'en tentant par la mise en scène d'ajouter le sien, Pollack n'a jamais réussi qu'à engendrer un trop plein agaçant. Ces films manquaient des éléments avec lesquels il aurait pu contourner l'œil du spectateur afin qu'il ne puisse être toujours rivé à l'essentiel. Ces éléments, Pollack et Luedtke, le scénariste, les ont trouvés. Par l'utilisation de l'exotisme et d'un récit temporellement élastique, ils ont réussi à faire de *Out of Africa*, un film majeur des années 80. Majeur parce qu'il s'inscrit définitivement à l'opposé des tendances actuelles de la production américaine. On aura donc droit à un film d'amour et non de passion, à un film beau sans être esthétisant, historique et sans violence, presque doux et narrative-ment raffiné.

L'exotisme de Pollack est lyrique. C'est un exotisme américain. Un exotisme reconnaissable qui rime avec dépaysement et non avec reportage. Pollack l'a injecté à coups de déserts sauvages, de musique grandiloquente et de bruits de fond sinistres, ainsi que par sa façon de filmer des objets une demi-seconde de plus afin de créer un climat insolite et doux qui imprégnera la narration. La photographie de Watkins n'est pas non plus étrangère à la lisibilité parfaite du dépaysement. Classiques mais tout en beauté ses couleurs réussissent à être belles bien qu'en

Sydney Pollack



Afrique il faut donner dans le brun pour faire juste. Pollack et Watkins ont su allier dynamisme et lenteur, plénitude et charme. Ils ont fabriqué des images de virtuose qui en plus d'alimenter le récit savent faire plaisir au langage. Certes, quelques fois la beauté visuelle dépasse d'un peu trop la fragilité du sujet, mais c'est la contrainte du genre qu'il faut accepter pour que nos yeux puissent plonger dans un bain de tendresse classique et en sortir renouvelés.

Aucunement oppressée par le temps, l'imagerie africaine passe par le travail à flanc de montagne, les grands sentiments et les safaris à fusils. L'élasticité temporelle du récit construit autour des nombreux départs et des longues absences des protagonistes facilitait un certain raffinement de la scénarisation et de la mise en scène. Le rythme lent que Pollack et Luedtke se sont imposés laisse aux personnages le temps de coller aux décors. Bénéficiant ainsi d'une plus grande intimité, ils prendront le temps de s'exprimer.

La parole a, en effet, un important rôle à jouer dans la création de l'atmosphère poétique du récit. La narration en voix-off par la voix tremblante de Karen à l'aube de la vieillesse servira de raccords entre les principales étapes du récit. Elle nous précisera également et ce, de façon strictement auditive, la personnalité de Karen Blixen alias Isak Danisen, la romancière.

La faculté de raconter est aussi attribuée à Karen lors de son séjour au Kenya. Cette faculté sera, tout au long du récit, un élément de séduction de Karen (Meryl Streep) sur Denis (Robert Redford). La séquence dans laquelle elle raconte «l'histoire du chinois et de Shirley» est d'une limpidité et d'une sensibilité tout en lumière et en fondus sonores. Les dialogues très écrits ont également des rôles très précis. En plus de donner des informations, de faire avancer le récit, ils seront lors des discussions avec les indigènes, des agents d'humour. Entre Karen et ses prétendants, des mots d'auteur tout imprégnés de philosophie fermeront les séquences et transformeront les lieux. «Quand les dieux veulent vous punir, ils exaucent vos prières», disait Karen à Denis, le cœur coincé entre la joie que lui procure la réalisation d'un désir cher et l'incertitude dans laquelle ce même désir pourrait la précipiter.



L'histoire d'amour de *Out of Africa*, c'est celle de Karen (Meryl Streep) avec son entourage et plus intensivement avec Bror (Klauss Marie Brandauer) un ami d'enfance et Denis (Robert Redford), un intellectuel anglais chasseur au Kenya. Pour son immense malheur, Bror, lui, préférera la chasse et la guerre. Après une longue absence, il lui refilera une syphilis, comme cadeau de retrouvaille. Ce sera pour lui, un peu la fin. Denis lui l'aimera à sa façon, comme un amant qui prend plus que ce qu'il donne. Gardant précieusement sa liberté, il l'emmènera avec lui dans sa mort. Seule plus souvent qu'à son tour, Karen occupera sa solitude par son travail à la Karen Estate Coffee, une plantation expérimentale en haute altitude qui finira mal.

Les sourires chétifs et les allures de femme fragile mais décidée de Meryl Streep conviennent très bien au personnage de Karen qui subit doucement et entreprend avec énergie les choses. Yeux mobiles, tête qui louvoie et fausse ingénuité ajoutent au personnage une sensualité typiquement nord-européenne. Robert Redford interprète Denis: on hésite entre un petit rôle principal et un long rôle de soutien pour qualifier sa prestation. Tout en retenue, les mains continuellement occupées à éplucher des oranges, il image proprement son rôle, sans plus. Klaus Maria Brandauer est égal à lui-même, c'est-à-dire excellent. En deux trois demi-

grimaces, il fera de Bror, une crapule sympathique. Admirablement dirigé, le reste de la distribution est sans reproche.

Autre point positif: le film ne sent pas les 28 millions qu'il a coûtés. Le luxe y est apparent, non souligné. Lors des scènes de bals et de mariages, la relation entre les personnages prédomine sur la parade de mode. Seuls les dîners-safaris de Karen et Denis allongés de vins et de Mozart viennent alourdir quelque peu le récit.

Non violent, pas du tout raciste, *Out of Africa* est un film où la douleur est strictement affective. Conçu par l'un des derniers réalisateurs lyriques d'Hollywood (voir absolument *The Yakuza* et *Jeremiah Johnson*) *Out of Africa* en nomination pour 11 oscars, devrait en rapporter quelques-uns.

En espérant que ce n'est pas ce qui vous incitera à aller le voir. Les moutons étant plus souvent qu'autrement conviés à des plaisirs de second plan.